

IV Congreso Chileno de Antropología. Colegio de Antropólogos de Chile A. G, Santiago de Chile, 2001.

La terre des pères: un Chili de rêve et de haine. La transmission de la mémoire dans les familles d'exilés chiliens.

Fanny Jedlicki.

Cita:

Fanny Jedlicki. (2001). *La terre des pères: un Chili de rêve et de haine. La transmission de la mémoire dans les familles d'exilés chiliens. IV Congreso Chileno de Antropología. Colegio de Antropólogos de Chile A. G, Santiago de Chile.*

Dirección estable: <https://www.aacademica.org/iv.congreso.chileno.de.antropologia/88>

ARK: <https://n2t.net/ark:/13683/ef8V/xva>

Acta Académica es un proyecto académico sin fines de lucro enmarcado en la iniciativa de acceso abierto. Acta Académica fue creado para facilitar a investigadores de todo el mundo el compartir su producción académica. Para crear un perfil gratuitamente o acceder a otros trabajos visite: <https://www.aacademica.org>.

emblemáticas tienden a permanecer en el tiempo y solidifican discursos, especialmente la memoria como drama, ya que quedan testimonios escritos. La memoria como traición, ha tenido ciclos en que ha sido muy vigente, en la primera época del exilio (en los 70) cuando comienza el retorno y cuando este se concreta. Tienen a diluirse en el tiempo, y no aparece de manera nítida como una memoria emblemática hoy día aunque

las diversas memorias sueltas tienden a converger de manera colectiva. Las memorias sueltas cobran importancia en los recuerdos individuales, pero habrá dificultad en que cristalicen algún día como memoria emblemática porque el tema de la traición, la culpa y lo vergonzante, siguen latentes. Posiblemente cuando pase el tiempo y la distancia sea mayor podrán convertirse en memorias emblemáticas.

La terre des pères : un Chili de rêve et de haine. La transmission de la mémoire dans les familles d'exilés chiliens

Fanny Jedlicki*

La mémoire constitue un processus dynamique en perpétuelle élaboration-réélaboration. Ainsi la mémoire familiale de l'exil oscille entre habitus socio-culturel (autant de manières d'être, de faire, de dire ou de penser) et histoires traumatiques, entre les images contradictoires d'un Chili suspendu dans des temps et géographie sans attaches réelles et des récits esquissant les traits de personnes lointaines, d'odeurs et lieux originaires. Avec ses nombreux silences, la mémoire de l'exil n'en a pas moins de multiples facettes, et vecteurs, rites, espaces de mémoire forment tout autant de pièces fondamentales de cette vaste mosaïque qu'est l'œuvre de transmission. Pourtant les enfants, socialisés en France, appartenant à une autre génération socio-historique que leurs parents, ne reçoivent pas directement les contenus mémoriels de leurs aînés. Ils « bricolent », comme le dirait Levi-Strauss (La pensée sauvage) et s'approprient au contraire ces éléments, afin de les constituer en une mémoire agissante, fondement identitaire, qui est proprement leur. L'événement que constitue l'affaire Pinochet (octobre 98-mars 2000) et la forte mobilisation communautaire des exilés d'Europe qui la constitue en partie, va permettre à ces mémoires de se révéler et de se réélaborer, notamment dans l'action collective. Les rapports, teintés de forts sentiments ambivalents,

qu'entretiennent ces secondes générations de l'exil à la terre et à l'histoire de leurs pères, à ces figures parentales exemplaires, mobilisent les valeurs et les pratiques d'un double héritage socio-culturel. C'est au creux de ce syncrétisme qu'émerge une mémoire appropriée et partagée entre pairs : la mémoire des enfants de l'exil.

Ce sont aux processus de transmission de la mémoire familiale, dans une situation migratoire particulière - vingt-cinq années d'exil politique, suite à de violents événements - que je voudrais ici m'intéresser. Je présenterai quelques pistes d'analyse à travers l'examen de la relation qu'entretiennent les enfants de réfugiés chiliens vivant en France, avec "la terre de leurs pères", terre qui se décline tant sur un mode géographique que symbolique, dans ses dimensions historiques, politiques ou affectives, ainsi qu'à travers celle des formes et enjeux de leur engagement dans la mobilisation qui a lieu lors de l'affaire Pinochet.

Ces réflexions sont issues d'un travail de recherche mené pendant deux ans (1998-2000) auprès d'une vingtaine de familles de réfugiés chiliens en Ile-de-France, ainsi que dans les réseaux communautaires mobilisés lors de l'affaire Pinochet - entretiens qualitatifs et observation participante -.

* Doctorante à l'université Paris 7 - URMIS (Unité de Recherche sur les Migrations Internationales). France

La question de la mémoire s'inscrit donc bien au cœur de cette recherche. Elle y est envisagée comme un processus dynamique en constante réélaboration. Bien que la mémoire de l'exil chilien ait été forgée en de dramatiques circonstances, bien qu'elle soit fortement empreinte de souffrance, tendue entre le poids traumatique du passé et la nécessité de l'oubli et du refoulement, elle n'est en aucun cas figée dans le déterminisme du passé : bien au contraire, la mémoire s'inscrit dans la temporalité, comme dans l'espace, et est résolument acte du présent. C'est ce qu'explique Saint-Augustin, repris par Maurice Halbwachs : "se souvenir, ce n'est pas revivre mais c'est reconstruire un passé à partir des cadres sociaux du présent" .

Et la transmission de la mémoire familiale - rappelons que la famille est un cadre fondamental par excellence de la mémoire - dans un pays qui n'est pas celui des ascendants, s'inscrit résolument dans ce mouvement de recomposition. Les enfants de réfugiés, socialisés en France et appartenant à une autre génération socio-historique que leurs parents, ne reçoivent pas directement les contenus mémoriels parentaux. Au contraire, ils bricolent et s'approprient ces éléments, afin de les constituer en une mémoire, fondement identitaire, qui est proprement leur.

** La mémoire familiale de l'exil*

La mémoire familiale de l'exil se compose d'une dimension socio-culturelle (valeurs et pratiques) comme d'une dimension que l'on pourrait qualifier d'historique ou encore historico-biographique (relative à la trajectoire biographique parentale, c'est-à-dire notamment à ce grand événement fondateur de la migration que constitue le coup d'Etat de 73 et la répression qui l'accompagne). Il conviendrait d'appréhender la mémoire de l'exil dans sa pluralité et donc de parler plutôt de mémoires d'exil, qui sont en effet relatives à la multiplicité des situations d'exil, c'est-à-dire déterminées par des facteurs structurels (sociaux, économiques, géographiques, temporels...). Pourtant, la relative homogénéité des trajectoires des personnes interviewées (et afin de faciliter la lecture) m'incite à évoquer ici "la mémoire de l'exil chilien", en considérant les grands traits et similitudes qui me semble la caractériser.

Les enfants de réfugiés chiliens, nés et/ou socialisés en France sont à la croisée de deux types de mémoire

collective, l'une plus proprement "chilienne", véhiculée par la famille et la communauté exilée d'une part, et l'autre plus spécifiquement "française" portée par les institutions scolaires, les réseaux amicaux, et le monde du travail d'autre part. Les espaces de transmission sont donc multiples : familial et privé, communautaire (famille élargie) ou encore publiques... Il y a comme de juste des temps mémoriels forts, moments privilégiés de transmission, tels les grandes dates-anniversaires commémoratives (11 et 18 septembre...), ou encore les temps de fêtes et réunions communautaires. Tandis que ce sont autant de manières de faire, d'être, de penser (il s'agit de cet "habitus" dont parle Pierre Bourdieu), autant de gestes et de paroles répétés chaque année dans de mêmes lieux, autant de rites de mémoire qui sont articulés dans l'espace privé et communautaire.

Les familles de réfugiés ont traversé de nombreuses étapes de l'exil, et se trouvent aujourd'hui dans une situation originale : il ne s'agit plus tant d'exil (la levée des interdictions d'entrée sur le territoire chilien date de 1988), pourtant les anciens réfugiés ne se considèrent pas comme de simples migrants économiques, ni comme des résidents français ad vitam eternam. On pourrait caractériser cette décennie comme la phase du post-exil, où les rapports aux pays d'origine et d'accueil sont complexes, pleins d'ambivalence : le retour au Chili est désiré mais sans cesse reporté. Et c'est véritablement une nouvelle identité qui se décline, négociée au quotidien et qui s'inscrit dans des récits évoquant un Chili d'hier, magnifié et un Chili d'aujourd'hui, fortement dévalorisé, notamment par rapport à la société d'accueil, dans un discours justifiant la présence en France. Et si l'identité du "réfugié politique" semble toujours profondément présente, l'histoire de l'exil politique, qui plonge ses racines dans l'avènement de l'Unité Populaire, est fondamentale dans l'œuvre de transmission de la mémoire familiale.

Afin d'évoquer les processus de transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens en France, j'ai choisi de présenter les relations qu'entretiennent les enfants à ce qui représente pour eux la terre de leurs pères : c'est donc à ce qui a été transmis et aux recompositions de l'héritage que je m'intéresserai.

** Des rapports ambivalents*

Les enfants de réfugiés entretiennent une relation ambivalente au Chili, pays de rêve, dont l'image est exacerbée par la nostalgie et les récits magnifiés des

parents. La terre des pères est terre originaire, mais aussi terre familiale, terre culturelle dont les valeurs et pratiques sont valorisées et décrites comme en opposition avec celle de la France : des sentiments de fierté nationale, comme celui d'une perte et d'un cruel manque accompagnent ces représentations qui font du Chili un véritable paradis où "les oranges ont la taille des melons".

Les enfants de réfugiés se prennent parfois à imaginer qu'ils auraient pu naître ailleurs, qu'ils devraient être ailleurs, élaborant chimériquement la vie qu'ils auraient pu/du mener au Chili. Ces reconstructions idéales sont les projections de fantasmes et désirs d'un mieux-être dans cet ailleurs de rêve, d'évasion et d'ultime refuge que devient le Chili :

"Quand ça va pas, je dis : je veux aller au Chili", explique ainsi Gabriela, 23 ans, fille d'ex-prisonnière politique arrivée en France en 80.

Cependant ce lien au pays lointain ne se fonde pas uniquement sur un Eden imaginaire, il est également empreint de violents sentiments :

"Si jamais ça s'était pas passé, si ça s'était pas produit, j'aurais une vie... différente. Je serais là-bas avec ma famille. [...] je me suis posée cette question là : est-ce qu'on m'aurait pas volé quelque part ma vie ? Et... ben peut-être que j'aurais été quelqu'un d'autre, souvent on se dit : ben t'aurais pas été toi, ça aurait été quelqu'un d'autre et d'un autre côté tu te dis : ben je serais née... née au Chili, j'aurais été chilienne... j'aurais eu une identité chilienne, je serais pas... française, chilienne, je sais pas trop. J'aurais été avec ma famille... mes parents, ma mère elle serait devenue médecin, elle aurait pu continuer ses études de médecine, mon père il aurait fait une carrière politique parce qu'il est à fond dedans, et... je sais pas si ça se serait passé comme ça, mais tu sais, tu imagines, tu te dis : ben... mais non, il s'est passé autre chose quoi. [...] je sais pas si ça aurait été mieux ou moins bien [que la vie que j'ai] mais c'est pas la question, la question c'est [...] en fait c'est même pas une question, c'est de me dire : on nous a pris quelque chose [...] on nous a volés." Maria, 23 ans, fille d'exilés politiques arrivés en France en 76.

La douleur, et il s'agit ici d'un vif sentiment de dépossession, est une autre facette du rapport ambigu entretenu avec le Chili. En effet ce paradis représente en même temps un paysage de souffrance, incarné par des images mentales en noir et blanc des bombardements de la Moneda, un lieu d'injustice où règnent déni et impunité, qui semblent encore moins

tolérés par ces jeunes gens socialisés aux cours d'éducation civique de l'école républicaine française.

Pourtant ce sont essentiellement les récits et attitudes des parents qui forgent, en partie, la base de l'imaginaire ambivalent de leurs enfants :

"[Les enfants voyaient] les contradictions qu'il y avait dans le discours des parents, et pas seulement des parents, des adultes... [ils comprenaient] qu'il y a une idéalisation de beaucoup de choses : les fruits, la cordillère, la ville... je sais pas, la mer, disons tout ça, et... [...] le récit en parallèle de comment c'est atroce de vivre là-bas, les tortures, la mort, la misère des uns, l'enrichissement, ça c'est complètement contradictoire : c'est le pays idéal mais c'est le pays atroce !". Ana Vasquez, psycho-sociologue (interview du 12/02 - 2000, Paris).

C'est également au cours des voyages, que certains d'entre eux accomplissent, qu'ils prennent conscience des liens contradictoires qui les unissent au Chili. Là où vit une famille idéalisée par la distance, longtemps inconnue, avec laquelle les relations s'avèrent généralement décevantes, au vue notamment des attentes si longtemps formulées :

"Avant je me faisais des idées, j'idéalisais, je fantasmais... là-bas, j'ai vu. [La famille] ça reste très longtemps quelque chose de lointain, d'imaginaire et d'un seul coup... c'était presque trop tard quand j'y ai été [...] vis-à-vis de mes oncles et de ma famille, c'est presque des étrangers, même si je les connais." Isabel, 28 ans, née au Chili et arrivée avec ses parents en France en 76.

Si le premier voyage, qui se réalise bien souvent au cours de l'été austral, lors de l'hiver européen, est celui de la joie des découvertes, les seconds sont bien souvent marqués par la désillusion, lorsque les images élaborées dans l'enfance rencontrent la réalité des bidonvilles, d'une société divisée et le plus souvent silencieuse sur son histoire contemporaine, dont la famille est le reflet.

Cette ambivalence de sentiments se lit également dans le rapport que les enfants de réfugiés entretiennent à l'histoire parentale. Certains d'entre eux se sentent en effet un peu écrasés par ces héros mythiques qui semblent être leurs parents. Eux qui ont participé à un vaste mouvement social et politique, à une époque qu'ils caractérisent par une grande liberté et générosité sociale, qui ont su traverser et survivre à de si terribles épreuves, en "luttant pour leurs idées", constituent aux yeux de leurs enfants des figures d'exemple, voire exemplaires. Les récits héroïques des parents comme l'image positive du réfugié latino-américain en Europe

portée par les sociétés d'accueil, créent une certaine mythification (voire mystification) de l'épisode de l'Unité Populaire. Modèles à suivre, ces "personnages" semblent également écrasants : les enfants ont le sentiment qu'ils ne connaîtront jamais de telles situations et qu'ils ne pourront, à leur tour, faire leurs preuves, comme si les expériences extrêmes vécues par leurs aînés venaient faire écran à leur réalisation personnelle. "[Malgré certaines ruptures idéologiques] je crois et j'en ai peur : [c'est] comme s'ils avaient construit l'image que nous avons vécu quelque chose qu'ils voudraient vivre aussi et qu'ils ne peuvent pas le vivre." Claudia, 50 ans, exilée en France au cours des années 70, ex-prisonnière politique.

Ils revendiquent pourtant fièrement l'héritage idéologique de ces anciens militants, souvent militants de toujours. Il s'agit davantage dans cette transmission de valeurs fondamentales, d'une sensibilité de gauche fondant leur engagement dans diverses luttes (contre le racisme, pour l'École Publique, l'écologie, les mouvements anti-mondialisation...), que de strictes idéologies. En effet, enfants et parents appartiennent à deux générations socio-historiques, socialisés en des époques et des espaces différents, ils cultivent ainsi un regard politique dissemblable, si ce n'est contrasté : les parents sont bien souvent jugés "idéalistes et utopistes" par leurs enfants, qui ne se réclament que rarement du marxisme révolutionnaire, et sont taxés de "cartésiens et rationnels" par leurs géniteurs. Il y a dans l'œuvre de transmission recomposition, réinterprétation, véritablement appropriation d'un héritage politique, qui est en même temps profondément structurant.

** Les usages de l'héritage : stratégies identitaires*

La question de la transmission ne concerne ainsi pas tant la notion d'héritage mais davantage la notion d'usage. Echappant au strict déterminisme d'une mémoire qui serait figée, les enfants de réfugiés élaborent de véritables stratégies identitaires, en bricolant entre leurs différents héritages socioculturels et les sentiments ambivalents qui les unissent à l'histoire parentale.

Il convient de préciser que les enfants d'une même fratrie entretiennent des rapports très différents à l'histoire de l'exil. Ils ne sont pas nés au même moment, et n'ont donc pas tous vécu les mêmes étapes de l'exil. Si les aînés ont pu traverser certaines des terribles épreuves qui ont menées leurs parents en France, et dont ils ne

conservent que d'imprécis souvenirs, "reconstruits", leurs cadets sont le plus souvent nés en exil, à la fin des années 70. Aucune constante ne semble émerger parmi les jeunes gens interviewés (quelle est la part ici de l'individualité psychique ?) : ce sont parfois les plus jeunes qui s'identifient le plus fortement à l'histoire parentale et les aînés qui, cherchant à s'en protéger, s'en distancient le plus ; ou, au contraire, les pratiques et choix (linguistiques, professionnels, identitaires...) des plus âgés qui paraissent les plus fidèles aux parcours de leurs parents. Enfin, il convient de préciser qu'il existe dans toute famille une répartition des rôles familiaux, et que chacun se situe et est situé par rapport aux autres.

Ainsi, si certains jeunes s'identifient à leurs parents et à la génération de l'exil (de nombreux enfants de réfugiés s'autoproclament "exilés" et certains militent activement, depuis longtemps, pour un Chili démocratique), d'autres se réfèrent davantage à l'espace national et décident, par exemple de "retourner" au Chili, alors que leurs parents restent en France ; enfin ils sont nombreux à affirmer et mettre en avant une identité qu'ils qualifient de "chilienne", quand bien même ils n'auraient jamais mis les pieds là-bas. Il convient de préciser que la figure de l'exilé, valorisante, rejaillit sur les enfants de réfugiés : fils de héros, fils d'un ailleurs exotique, remis au goût du jour par l'actuelle mode musicale européenne et ses stéréotypes du "latin-lover" et de la "piquante salsa", cette étiquette identitaire leur apporte des bénéfices secondaires. Alfonso, âgé de 21 ans et fils d'exilés chiliens arrivés en France en 76, vit dans une commune de la périphérie parisienne et se fait contrôler constamment par les forces de l'ordre pour son look de "jeune de banlieue" qualifié "d'arabe ou chinois". Il retourne le stigmate en s'autoproclamant chilien, et étaye par des pratiques linguistiques, sportives et festives cette identité, afin que celle-ci soit signifiante pour lui et pour les autres.

La langue est en effet investie du rapport que les enfants de réfugiés tissent à l'histoire parentale et à la terre originaire. Chacun parle espagnol avec plus ou moins d'aisance, reflétant l'éducation reçue à la maison, le plus souvent bilingue. Tous commentent l'usage qu'ils ont de leur langue maternelle, déplorant ses lacunes ou revendiquant fièrement de "rêver en castillan". Ils expriment ainsi leur attachement à cette pratique qui "n'est pas seulement un code social de communication, mais tout un complexe affectif, conceptuel, politique, qui engage l'individu qui parle. Il est "agi par les mots" (Sartre) qu'il prononce, en ce sens que, par les mots, il

établit des rapports aux choses, aux événements, aux situations." C'est ainsi que le frañol que parlent plus ou moins délibérément les enfants de réfugiés est tout autant marqueur identitaire ("nous" - sous-entendu les enfants de réfugiés - ne sommes pas comme "eux" - ce "eux" pouvant tant se référer à leurs aînés qu'aux compatriotes chiliens ou français - nous sommes le fruit d'un mélange valorisé), que la marque d'une action transformatrice sur le (double) héritage culturel.

Le bilinguisme symbolise ainsi cette "double-culture", qui consacre ce que certains enfants de réfugiés nomment parfois aussi leur "déchirante double-identité". Et certains d'entre eux s'interrogent sur leurs allégeances et appartenances nationales de façon quasi existentielle:

"Au Chili, je suis française, mais en France je suis chilienne. [...] C'est clair, j'ai une culture française mais je peux pas être française. Je peux pas être chilienne non plus, mais je me sens plus chilienne que française."

Valentina, 21 ans, fille d'exilés arrivés en France en 74. D'autres jeunes gens investissent cette mixité socioculturelle positivement : ils se disent dotés d'une culture française, publique, qui se réclamerait de la raison, de la science et de valeurs démocratiques, mais aussi d'un héritage chilien. Ce dernier relèverait de la sphère familiale, et inclinerait plutôt vers les sentiments, les sens et des relations humaines perçues comme riches et chaleureuses (en comparaison avec une certaine représentation des valeurs et relations françaises) : ils seraient ainsi faits "du meilleur de l'esprit français et de la nature chilienne". Complémentaires, les deux héritages acquis se mêlent donc et certains de ces enfants de la migration évitent tout conflit identitaire en se déclarant tout simplement "citoyen du monde", une auto-définition d'eux mêmes valorisée dans les milieux parisiens dans lesquels ils évoluent.

Pourtant, la lointaine terre des pères n'est pas seulement un ensemble social, géographique et culturel, ni même lieu originaire. Cette terre est tout autant territoire du passé, territoire embrumé par les silences et les violences des événements de 73 qui fondent la migration comme la biographie parentale et marque la transmission.

** Les fantômes de la mémoire*

Les terribles expériences traversées par les réfugiés marquent la mémoire familiale de violents traumatismes. Celle-ci se transmet en pointillés entre ses silences acceptés et ses "fantômes", qui viennent hanter les

enfants. Les réfugiés chiliens, déjà en butte aux tensions de leurs souvenirs, ne content pas aisément à leurs enfants ce qu'ils ont vécu. L'horreur peut sembler encore plus difficile à verbaliser auprès de ces derniers : en effet comment donner de soi, en tant que père ou mère, une image de victime martyrisée ? Les réfugiés chiliens décident donc généralement de ne pas "empoisonner" leurs enfants avec ces histoires traumatiques, ni de leur insuffler des sentiments de haine, encore moins de les "dogmatiser". Il y a donc une véritable pudeur, sinon une impossibilité à verbaliser certains pans de l'histoire parentale, et c'est ainsi que la mémoire se transmet le plus souvent par bribes, avec ses omissions, ses mensonges parfois, et ses temps de révélations consacrés.

Ces silences et zones d'ombres de la mémoire, les enfants de réfugiés les respectent, sinon les approuvent. Ils sont pourtant pesants, laissant l'imagination et les fantasmes emplir les vides d'une mémoire qui devient encore plus terrible et inaccessible à toute œuvre d'apaisement et de résolution. Malgré tout, et bien que les enfants expriment, hors de la famille, le besoin de savoir ce qui s'est réellement passé, ils n'en ont pas moins conscience de l'immense douleur de leurs parents et ne veulent pas s'y confronter.

Ils disposent, de plus, d'autres sources d'information, d'autres vecteurs de mémoire : il s'agit des membres de la communauté chilienne, que fréquente bien souvent la famille. Ces "oncles et tantes" de la migration peuvent, en effet, constituer des personnes référentes, dans la mesure où ils ont traversé les mêmes épreuves que les parents. C'est ainsi que certains enfants de réfugiés élaborent partiellement des images de l'histoire parentale : certains d'entre eux assistent aux réunions communautaires, et tous disposent de l'information livresque et télévisée qu'offre la société française sur l'histoire chilienne. Enfin, et quelque soit le degré de la transmission, tous expriment cette étrange impression "d'avoir toujours su", sans qu'il n'y ait eu besoin de parole.

Car, au-delà des silences, au-delà des mots, la transmission de la mémoire traumatique s'effectue clandestinement et il semble y avoir chez les enfants de réfugiés une "prise en charge des conflits, des traumatismes psychiques qui appartiennent à la réalité vécue par les parents". Des scènes de violence, emplies de chars de combat, de fusils et de flammes, dont leurs parents et/ou eux-mêmes sont les acteurs, viennent hanter les cauchemars des enfants, qui élaborent un théâtre imaginaire traumatique. C'est ainsi que certains

d'entre eux se débattent avec ces images de douleur et de souffrances, qui leur font voir parfois le monde sous son plus cruel visage, et tous ressentent une haine incommensurable pour les tortionnaires chiliens, auxquels ils ne peuvent s'empêcher de souhaiter mille morts. Cette rage se transfère sur l'ensemble du corps armé et de l'autorité, chilien comme français, dont tous se défient.

L'affaire Pinochet vient transformer cette transmission silencieuse de l'histoire familiale les enfants découvrent, parfois au travers des médias, les témoignages de leurs parents, tandis que les nombreuses discussions que l'événement suscite dans les familles réveillent l'intérêt qu'ils portent à l'histoire parentale. Ils vont chercher bien souvent à combler ses lacunes, en interrogeant leurs aînés, en lisant et accomplissant des travaux scolaires sur le sujet. Lors des manifestations, ils apprennent en outre à "connaître et reconnaître" leurs parents, fruits de ce passé là, sur les visages des anciens exilés, marqués d'expressions qu'ils pensaient exclusivement parentales.

** Formes et enjeux de la mobilisation des jeunes enfants de réfugiés...*

L'arrestation à Londres de l'ancien dictateur chilien, Augusto Pinochet, le 16 octobre 1998 déclenche un long processus judiciaire, politique et médiatique tant au Chili qu'en Europe, où de nombreux gouvernements vont relayer les plaintes de certains de leurs ressortissants, victimes des exactions commises par les services de la dictature militaire (1973-88). Soutenant et alimentant les actions judiciaires, une partie de la communauté d'anciens réfugiés en Europe se mobilise dans les rues des villes où ils se sont installés une vingtaine d'années auparavant : les manifestations succèdent aux meetings, les conférences de presse aux rassemblements à Londres où se retrouve l'ensemble de la communauté, les longues réunions politiques aux fêtes célébrant les verdicts défavorables à Pinochet. La plupart des anciens prisonniers politiques témoignent, avec émotion, auprès des ambassades anglaise et espagnole, de leur douloureux passage entre les mains des tortionnaires du régime militaire. Les manifestations et multiples réunions, qui se succèdent pendant ces deux années, sont le théâtre de scènes de joie comme de tristesse, exprimées collectivement, où fusent des slogans de l'Unité Populaire comme des premières années de

l'exil... On assiste lors de cette affaire au retour de la mémoire de l'exil chilien .

Cette mobilisation fait surgir sur la scène de l'exil de nouveaux acteurs en la personne des enfants de réfugiés qui se joignent aux manifestations organisées par les réseaux communautaires. Leur participation massive à celles-ci représente aux yeux de leurs parents "un formidable cadeau". Eux qui craignaient depuis des années que l'un des corollaires coercitifs de l'exil soit que leurs enfants deviennent "des petits Français qui ont oublié et ne s'intéressent pas au Chili", prennent conscience que malgré leurs silences, les sentiments d'appartenance et un fort lien à leur histoire ont été transmis.

La présence de ces jeunes gens relève au début d'une forme d'appui solidaire à leurs aînés, alors considérés comme les véritables acteurs de l'affaire, mais elle se transforme bien vite grâce à un noyau d'enfants de réfugiés, oscillant entre une quinzaine et une quarantaine de personnes tout au long de ces dix-sept mois : ne comprenant pas toujours leurs parents, qui s'enferment dans des clivages politiques sur des groupes restreints, excluant les Français, ils se regroupent entre eux, et deviennent une force autonome impulsant le mouvement. Ainsi les regroupements générationnels permettent aux enfants de s'approprier véritablement leur héritage. Refusant "l'entre-soi" protégé de leurs parents, lassés par les discordes incessantes qui affaiblissent à leurs yeux la mobilisation, ne concevant pas la présence, à Paris à la fin du XXème siècle, des reliquats de l'Unité Populaire, les enfants de réfugiés tâchent d'élargir la mobilisation à la société dans laquelle ils vivent. Ils développent ainsi une lutte plus exemplaire, déterritorialisée, en intégrant dans l'association qu'ils fondent des jeunes non-chiliens, et en dirigeant essentiellement leurs actions pamphlétaires, de protestation, de réflexion et d'information, à la population française, tâchant de se solidariser d'autres luttes, telles celle des sans-papiers (les immigrés clandestins). Pourtant ils n'en construisent pas moins, eux aussi, un espace de "l'entre-soi", où les parcours, les questionnements identitaires, les failles mémorielles de chacun trouvent enfin un écho collectif. Ils y développent un projet de recherche historique sur la répression chilienne, des actions socioculturelles (concerts, fêtes, parrainage d'un foyer d'orphelins chiliens...), et passent essentiellement du temps ensemble, parlant frañol (un langage plein de chilénismes et de "francismes" où les alternances de langue jouent d'un mot sur l'autre), dansant salsa et cueca, buvant

des vins de cépages français et chiliens, afin de réaffirmer et assumer ensemble qu'ils sont "le fruit de tout cela !". C'est ensemble qu'ils se réinventent et proclament des pratiques et valeurs identitaires, reflet du syncrétisme culturel dans lequel ils ont grandi

C'est ainsi que les histoires familiales qui les ont constitués dans ce qu'ils sont aujourd'hui, prennent sens. Dépersonnalisée, la mémoire peut s'inscrire dans un mouvement collectif de redéfinition des sentiments d'appartenance et des liens entretenus avec celle-ci, tout en devenant Histoire, une histoire à laquelle ils ont le sentiment de participer. Et leur fort engagement dans la mobilisation constitue une affirmation, voire une réaffirmation qui est donnée à voir, à leurs parents comme à leur entourage, d'une affiliation volontaire à cette histoire, qu'ils s'approprient selon leurs doubles référents socioculturels.

Au cours de l'affaire Pinochet le théâtre imaginaire devient réel. La transmission effective de la mémoire familiale qui s'y joue et l'action associative permettent aux enfants d'habiter enfin celui-ci. Acteurs à part entière de la mobilisation et progressivement reconnus et respectés comme tels par leurs aînés, les enfants "grandissent" et reprennent le flambeau du militantisme familial, en vivant à leur tour un formidable mouvement social. C'est bien lorsqu'elle est appropriée que la mémoire collective et familiale peut constituer le sujet, un sujet libre, et non pas inféodé et écrasé par son passé et héritage, mais agissant sur le présent.

Les enfants, qui ont connu des trajectoires tout autres que leurs parents, n'entretiennent pas le même rapport que ces derniers à la mémoire. Les dates anniversaires ou les lieux de mémoire chiliens (le Stade National, le monument des détenus-disparus et exécutés politiques...) ne semblent guère signifiants à leurs yeux. S'agit-il d'une volonté à la fois délibérée et inconsciente d'ignorer l'événement, forme de négation des sentiments de souffrance que celui-ci draine, afin de s'en protéger

? Il existe pourtant bien aussi une distance réelle découlant de l'appartenance à une génération socio-historique différente, à une vie construite en France.

Il pourrait s'agir des deux facettes d'une mémoire douloureuse, mêlées étroitement, qui empêchent parfois d'investir ces lieux et temps de mémoire, quand bien même on le voudrait, ne serait-ce que par curiosité : plusieurs jeunes gens relatent ainsi la série d'actes manqués qui les a empêchés de trouver le monument aux victimes de la dictature, pourtant en plein cœur du cimetière de Santiago, ou encore de se rendre à une manifestation un jour de commémoration.

Ils entretiennent ainsi avec cette mémoire familiale un rapport ambigu, teinté d'intérêt et de souffrance, s'en défiant, tâchant de s'en protéger, tout en l'assumant et la revendiquant parfois.

Enfin, la terre des pères, géographique et symbolique, se recompose pour certains enfants de réfugiés lors de la mobilisation contre Pinochet en une terre des pairs qu'ils habitent en et de France : cette terre est certes symbolique, mais elle leur permet d'entretenir des rapports apaisés au Chili, à la mémoire familiale. C'est ainsi que les relations entretenues à la mémoire de l'exil sont constamment renégociées, en situation.

Consacrés "potentiellement chiliens" par la législation chilienne, tandis qu'ils ont bien souvent la nationalité française, les enfants de réfugiés dépassent ces identités de papier qui ne recourent pas leurs identifications mentales et mouvantes. Enfants de l'exil, à la fois proches et distants des espaces nationaux, politiques, sociaux, historiques et affectifs qui constituent le Chili vu de France et qu'ils habitent dans leurs imaginaires, ils voyagent entre les rivages de ces territoires à réinventer : et c'est justement à leurs voyages, aux mouvements migratoires qu'ils accomplissent ou souhaitent accomplir que je m'intéresserai dans mes prochaines recherches.